

Marie-Laure Durand

Modernité de la vie religieuse

La vie religieuse connaît actuellement des bouleversements forts dus notamment à la baisse du nombre de personnes qui, en Occident, choisissent cette vie. Vu par le biais des seuls chiffres, l'heure serait à un certain pessimisme. Pourtant, les changements démographiques qui traversent la vie religieuse l'obligent actuellement à des restructurations fortes et à un retour sur des questions de fond et de sens. Cette prise au sérieux de la réalité, sans jugement ni repli identitaire, est courageuse et rend respectable le cheminement actuel des congrégations et les questions qu'elles se posent. Il nous a semblé intéressant de participer à cette réflexion en nous interrogeant sur la modernité de la vie religieuse aujourd'hui. Nous le ferons en nous appuyant sur la philosophie de Michel Serres et notamment sur deux constats particulièrement pertinents pour penser le monde actuel : les liens de causalité qu'il opère entre l'apparition du christianisme et la naissance de l'individu d'une part et celui entre une conception de la famille déliée des liens du sang et la pensée chrétienne d'autre part.

Naissance de l'individu.

La modernité a progressivement vu apparaître des individus. Le concept désigne la façon singulière que l'homme d'aujourd'hui a de se comprendre. Il se perçoit comme autonome, c'est-à-dire pouvant décider de ce qui fait sa vie et ce dans tous les domaines qui la constituent : vie professionnelle, affective, familiale, spirituelle,... L'individu ne se comprend plus d'abord comme appartenant pieds et poings liés à des groupes. C'est lui qui choisit ceux dans lesquels il souhaite s'agréger, à quelle dose et pour combien de temps. Il se sait responsable des choix qui sont les siens : sans structure collective présidant à sa vie (traditions religieuses, culturelles ou ethniques), l'individu est conscient que les conséquences de ses choix lui seront imputées. Plus intérieurement, c'est par un « je » qu'il construit et affine tout au long de sa vie, que l'individu existe et que sa vie fait sens. La liberté qu'il pose par son autonomie et la responsabilité qui l'accompagne, n'est donc pas de l'ordre du caprice, du repli sur soi ou de l'individualisme. Au sens strict, l'individu n'est pas l'individualisme même si c'est la pente qui le guette en premier. L'affirmation de soi qui s'y joue est sérieuse: il en va de ce que l'on souhaite faire de la vie que l'on reçoit. L'individu se sait donc libre et peu importe jusqu'où cette liberté est réellement effective. Le sentiment de liberté fonctionne ici comme la météo. La température ressentie est finalement bien plus importante que la température réelle.

Or, selon Michel Serres, l'individu qui s'épanouit en Occident aujourd'hui et qui pose tant de problèmes aux institutions quelles qu'elles soient (religion, parti politique ou fédération française de foot) prend naissance dans le christianisme. L'Évangile puis l'explicitation engagée par Saint Paul mettent en avant la singularité de toute personne sans distinction de religion, de statut social, de sexe, de profession,...

« « Il n'y a plus, dit-il, ni Juif ni Grec, ni esclave ni homme libre, ni mâle ni femme » (Gal 3,28). Prise de Joël, cette phrase ne mentionne que des classes, sexes, langues ou nations...en somme des

collectivités; elle signifie qu'il n'y a plus d'appartenance au sens de tantôt et que cette disparition laisse place à l'identité *je = je*: « par la grâce de Dieu, je suis qui je suis. » (1 Co 15,10). Reste la « nouvelle créature » : *je*, fils adoptif de Dieu, par la foi en Jésus-Christ, *je*, avec foi et sans l'œuvre dont il n'y a pas lieu de se glorifier; *je*, vide, pauvre et nul : universel¹. »

Affirmant que chacun est aimé de Dieu pour ce qu'il est, le christianisme délie l'individu des appartenances qui l'enferment et le réduisent. Seule la personne dans sa singularité foncière a du prix aux yeux de Dieu. L'avènement du sujet est donc une des nouveautés radicales portées par le christianisme même si Michel Serres concède que dans l'Église primitive cette nouveauté reste encore à l'état d'intuition.

« Cette entreprise nouvelle de propagation universelle d'une subjectivité non référée à une culture, non liée à une langue au moins depuis la Pentecôte, non rattachée à quelque généalogie, non obligée par contrat...je ne dis pas que saint Paul la domine totalement, ni qu'il n'eut aucun prédécesseur, comme Socrate, Joël ou les stoïciens, ni qu'il la réalise aussitôt dans le concret social et historique, je dis seulement que je lis dans ses Épîtres la plus puissante apparition de son projet². »

Ce lien entrepris par Michel Serres, entre christianisme et individu, constitue une bonne nouvelle pour l'Église actuelle. Loin d'avoir à se méfier d'un individu qui ne chercherait que son bien propre et ses intérêts, qui serait incapable de faire corps et de participer à des projets plus larges que lui, le christianisme est en mesure de comprendre cet individu car il a contribué à son avènement. Cette tradition religieuse a donc le bagage intellectuel et les représentations du monde adéquates pour penser le monde avec et par cet individu, pour penser aussi une spiritualité capable de rejoindre cet humain autonome et responsable : le logiciel chrétien est compatible avec l'humanité occidentale pour la bonne raison qu'il lui a donné naissance.

Redéfinir les liens familiaux

La deuxième idée, développée par Michel Serres depuis de nombreuses années, concerne ce que le christianisme a déplacé dans les conceptions de la famille. S'appuyant sur ce que le Nouveau Testament mais également la tradition chrétienne dit de la Sainte Famille, Michel Serres met en avant la singularité des liens qui unissent ici le père, la mère et le Fils.

« Considérons donc la Sainte Famille : Jésus ne naît pas de Joseph, dit père adoptif; fils de Dieu le Père, certes mais il est écrit que sa mère conçut du Saint-Esprit; l'Écriture le dit, aussi bien, fils de l'Homme...Le père n'est pas du tout le père et la mère est moins la mère, chose plus extraordinaire. Mieux encore, dire Marie mère de Dieu, *théotokos*, comme le fit certain concile, revient à donner à cette femme le titre et la fonction de mère de son père, chose encore plus extraordinaire. L'adjectif « sainte » dans l'expression « la Sainte Famille » signifie donc qu'elle en défait les liens charnels, biologiques, sociaux et, comme on l'a dit, structureaux : chacun à sa manière, le père n'est pas le père, ni le fils vraiment le fils, ni la mère absolument la mère ; plus de relations de sang³. »

Pour Michel Serres, cette absence de lien du sang dans la Sainte Famille elle-même ouvre à l'amour et à l'adoption. Les liens qui prévalent dès lors ne sont plus ceux de la parenté ou de la

¹ Michel Serres, *Rameaux*, Le Pommier, Paris : 2004, p. 80.

² Michel Serres, *op. cit.*, p. 83-84.

³ Michel Serres, *Hominescence*, Paris : 2001, p.174-175.

filiation mais les liens d'amour ou de fraternité librement choisis, librement acceptés. Sa thèse s'étaye de propos attribués à Jésus lui-même. Citons pour rappel : « *Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. (Mt 10,37)* » ou « *Qui est ma mère, et qui sont mes frères?* »...Puis, tendant la main vers ses disciples, il dit : « *Voici ma mère et mes frères. Celui qui fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, celui-là est pour moi un frère, une sœur et une mère. (Mt 12,48-50)* »

Cette vision de l'impact du christianisme sur la représentation des structures familiales dépasse tel ou tel débat d'actualité. Elle fonde un rapport au collectif où le droit du sang ne prédomine plus, un autre rapport aux priorités humaines – où la vocation l'emporte sur l'enracinement -, et donc un autre rapport à la fraternité. La question de savoir « qui est mon prochain? » naît aussi de ce déplacement de hiérarchie et priorité.

Ce deuxième constat est aussi instructif que le premier quant à la modernité du christianisme dans sa pensée de l'humain et du relationnel. Le christianisme rend possible une autre conception de la famille, une autre conception de la société, une autre vision du monde qui peut rejoindre et donner sens à de nombreuses situations vécues par nos contemporains.

L'enjeu est alors de se demander en quoi la vie religieuse est rejointe par ces deux constats et en quoi, fruit elle-même de ce christianisme, elle ne témoigne pas déjà, en partie, de cette modernité depuis plusieurs siècles.

Une famille hors-sang

Commençons par définir la vie religieuse à partir de ce qu'elle dit elle-même. La communauté religieuse est un ensemble d'hommes ou un ensemble de femmes qui choisissent de vivre ensemble une même foi en Dieu. Cette vie est régulée par un certain nombre d'engagements personnels et une vie communautaire plus ou moins présente selon les congrégations. Or, dans une communauté religieuse chrétienne, disons catholique, ne se trouve aucun lien de sang. On ne devient pas religieux ou religieuse en famille et aucune famille n'est censée consacrer un des ses enfants à cette vie. Le choix répond à une aspiration personnelle forte. Pour autant, les personnes qui partagent ce choix de vie deviennent sœur ou frère. Le vocabulaire dit, à la fois le fait de se reconnaître dans les liens à un même Père mais également la volonté de vivre d'authentiques relations fraternelles qui ne soient pas basées sur des liens du sang, une fraternité hors-sang donc.

Soulignons encore que si la congrégation est choisie en fonction de son charisme propre, le choix des sœurs ou des frères avec qui la vivre ne l'est pas. Soit ils préexistent à l'arrivée du postulant soit ils le rejoignent ultérieurement mais en aucun cas, un religieux ou une religieuse ne fait le choix de ses frères ou sœurs. Et c'est dans ce « faire communauté » que se joue toute la richesse et la difficulté de la vie religieuse.

Ainsi, à la question, qu'est-ce qu'une communauté religieuse ? La réponse est : une famille recomposée. Une famille où les liens ne sont pas ceux du sang, où les membres sont changeants et non choisis. Une famille où l'on tente de vivre ensemble de véritables liens de fraternité sans s'appeler demi-frère ou demi-sœur. Une famille recomposée avec sûrement les mêmes crispations, les mêmes jalousies, les mêmes peurs existentielles de ne pas avoir de place que dans n'importe quelle famille recomposée « classique », mais avec aussi les mêmes joies et les mêmes surprises d'arriver à apprécier la singularité et la richesse de ceux que l'on n'a pas choisis.

Mais cette comparaison entre la vie religieuse et les recompositions familiales ne s'arrêtent pas là. Le 20e siècle a vu apparaître des communautés dites « nouvelles ». D'essence souvent charismatique, ces communautés ont surpris par leur dynamisme et leur spiritualité, ainsi que par les nouvelles formes communautaires qu'elles se proposaient de vivre. Plusieurs dizaines d'années après leurs fondations, les situations de plusieurs d'entre elles, rejoignent, là encore, des situations familiales très contemporaines. Certaines doivent faire face à la mort du père fondateur et s'apprêtent à gérer la souffrance et l'absence, ainsi qu'à envisager les recompositions structurelles et affectives propres aux disparitions. Pour d'autres le père fondateur a pris la poudre d'escampette ou n'est plus reconnu par ses disciples. D'autres encore ont vu le père fondateur accusé de problèmes de mœurs et essaient de se reconstruire. Toutes ces situations surprennent par leur rapprochement avec les vies, souvent compliquées, de nos contemporains. Gérer l'absence, l'infamie, la fuite est finalement le lot de beaucoup d'enfants qui se retrouvent abandonnés par des pères qui n'ont pas voulu ou pas su jouer leurs rôles. Comment fait-on pour surmonter la déception, comment fait-on pour faire résilience aujourd'hui dans une famille recomposée contemporaine? Voilà une question que de nombreuses communautés religieuses se posent aujourd'hui.

Une vie hors-sol

L'adjectif « hors-sol » ne revêt ici aucune dimension péjorative. Il désigne une autre caractéristique forte de la vie religieuse qui est le fait que ses membres ne sont en aucun cas attachés à un territoire particulier⁴. Le supérieur majeur d'une congrégation peut ainsi demander à un religieux de changer de communauté, dans le même pays ou dans un autre et d'abandonner par là même son travail, ses relations, l'inscription sociale qui était la sienne dans un lieu. La vie religieuse apostolique est ainsi une vie « hors-sol » où le relationnel prévaut contre tout attachement à une terre, un pays, des racines territoriales.

Or cette situation existentielle est bien celle de plus en plus de personnes dans nos sociétés urbaines et mondialisées qui travaillent, se marient, s'installent et ont des enfants dans des territoires et des pays auxquels ils n'appartiennent pas. Alors que l'ancien monde était sédentaire et attaché à un territoire, la vie religieuse, en avance sur son temps depuis plusieurs siècles, était déjà nomade.

Des problèmes d'individus

Nous l'avons dit précédemment les êtres humains en Occident sont devenus des individus. Les religieux qui choisissent aujourd'hui cette vie ne font pas exception. Ils rentrent dans cette nouvelle vie avec ce qui caractérise n'importe quel jeune aujourd'hui. Ils sont autonomes, libres et fiers de l'être, conscients de leur singularité et convaincus que c'est bien par cette singularité là que Dieu les appelle et leur demande de s'accomplir. Ils ont déjà fait dans leur vie de nombreux choix qu'ils sont prêts à assumer. Ils maîtrisent les outils informatiques et ont autant de comptes facebook que les autres. Tous ces points posent de nouvelles questions aux communautés religieuses. Comment fait-on quand Petite Poucette⁵ souhaite devenir religieuse? Comment l'accompagner pour lui permettre au mieux de s'accomplir en s'appropriant les différents vœux de la vie religieuse et en particulier

⁴ Cette règle ne s'applique qu'aux religieux apostoliques, les contemplatifs faisant au contraire vœux de stabilité.

⁵ Nom donné par Michel Serres aux *digital natives* qui écrivent leurs textos avec les deux pouces. Cf. Michel Serres, *Petite Poucette*, Le Pommier, 2012.

celui d'obéissance? Quelles règles de vie établir pour gérer les nouveaux moyens de communication et, plus concrètement, combien de temps est-il raisonnable d'arrêter de twitter avant les vêpres ?

La vie religieuse actuelle, fonctionnant depuis des siècles en hors-sang et hors-sol, est également traversée par les mêmes questions qui se posent à notre société, à de nombreuses institutions et à la majorité des familles recomposées : comment faire communauté avec des individus? Mettre ensemble des individus ne va pas de soi. Leur permettre de faire ensemble communauté l'est encore moins. Mais contrairement à l'ensemble d'une société souvent perdue dans ses repères et ses valeurs, la vie religieuse a les moyens d'honorer ce questionnement et d'essayer d'y répondre par le haut.

Décroissance, mutualisation et pluralité

Plusieurs raisons font qu'aujourd'hui la vie religieuse peut assumer ce questionnement. La première, pragmatique, est qu'elle a déjà commencé.

La vie religieuse a déjà posé des choix courageux face à la décroissance démographique qui la touche. Plusieurs exemples. La baisse du nombre de religieux dans chaque congrégation a entraîné des recompositions fortes. Des congrégations ont fusionné entre elles, une ou plusieurs fois. A chacune de ces recompositions collectives, les congrégations acceptent de laisser quelque chose de ce qui fait leur charisme propre, leur nom et un peu de leur histoire pour créer un nouveau collectif. D'une certaine manière, quand plusieurs congrégations acceptent de fusionner, elles constituent une nouvelle famille recomposée. Ces évolutions ne sont possibles que parce que les congrégations religieuses qui les opèrent ne s'arcbutent sur aucune repli identitaire. La vie est plus forte que toute considération de charisme, de nom, d'histoire. De la même manière, il n'est plus rare de voir des congrégations qui réunissent leurs novices pour que l'internoviciat soit fait en inter-congrégations ce qui mutualise les coûts et offre un dynamisme supplémentaire à cette formation. Commencent également à voir le jour des communautés formées en inter-congrégations, où vivent ensemble des sœurs appartenant à des congrégations différentes réunies autour d'un projet commun.

Mais les défis que la vie religieuse relève ne s'arrêtent pas là. Avec l'arrivée de religieux ou de religieuses étrangères, elle fait face à une interculturalité de plus en plus forte dans les communautés occidentales. La différence culturelle est souvent conséquente et pose question surtout dans les détails de la vie concrète comme la gestion du temps ou de la cuisine. Cette question se double de celle concernant l'intergénérationnalité. Les religieuses âgées étant plus nombreuses que les jeunes, se pose la question de savoir du vivre-ensemble. Faut-il privilégier des communautés de jeunes ou mélanger les âges au risque d'isoler un peu plus des jeunes déjà minoritaires dans leur choix de vie ? A ces interrogations, les congrégations religieuses répondent par des choix parfois différents, avec plus ou moins de réussite. Mais l'essentiel est ici de constater la lucidité mise en œuvre pour répondre à des questions urgentes relatives au vivre ensemble.

Une matrice commune

La deuxième raison est que si le christianisme a donné naissance à l'individu et à une fraternité hors-sang, la vie religieuse issue de la même matrice est bien placée pour inventer d'autres façons de faire communauté. D'abord parce que nous venons de le voir, sa structure de vie hors-sang et hors-sol en fait un mode de vie très contemporain compatible avec la modernité et qu'elle est, elle aussi, rejointe par toutes les problématiques touchant à la vie des individus. Ensuite parce que la vie religieuse issue du christianisme dispose des concepts intellectuels et de la vision du monde

adéquate pour y répondre. Si l'intuition de Michel Serres est juste, ayant donné naissance à l'individu et à l'adoption, le christianisme est philosophiquement en phase avec la réalité contemporaine. Il est en mesure d'en relever les défis sociétaux et humains parce que, sur le fond, ils ne lui sont pas étrangers. Mieux la vie religieuse est un laboratoire idéal pour répondre aux nouvelles questions de notre société. Par exemple. A quelles conditions, peut-être même à quel prix, une vie hors-sang est-elle possible ? En quoi peut-on être frère sans l'avoir choisi ? Qu'est-ce qui anthropologiquement permet de bien vivre la recombinaison permanente? Comment dire « ma sœur » à une femme qui pourrait être sa mère? Et de la même manière, la vie religieuse doit pouvoir répondre à des questions concernant la vie hors-sol. A quelles conditions, peut-être même à quel prix, une mobilité permanente est-elle possible ? En quoi peut-on être d'un lieu sans y être né ? A quelles conditions s'inscrit-on dans un territoire ?

Contrairement à beaucoup de nos structures institutionnelles, la vie religieuse a aujourd'hui la maturité et le bagage intellectuel nécessaires pour problématiser ce qui se joue aujourd'hui dans la dimension communautaire et tenter d'y répondre. Elle a la capacité de relire ce qu'elle vit et d'y mettre des mots.

Demeurer dans le hors-jugement pour faire signe

Mais plus intéressant encore que toutes les pistes de réflexions qui pourront naître de la vie communautaire religieuse, il se joue autre chose dans la modernité de la vie religieuse. Quelque chose de l'ordre d'une dimension humaine et spirituelle qui préoccupe de plus en plus nos contemporains. La vie religieuse dans son statut de famille recomposée accepte-elle d'être signe pour toutes les autres familles recomposées? Accepte-elle de témoigner au monde qu'une vie est possible hors lien du sang, qui ne soit pas une vie ratée, une vie à côté, une vie échouée? Les religieux et les religieuses aujourd'hui sont-ils d'accord pour faire signe à des personnes qui n'ont pas la forme familiale attendue par l'Église? La réponse à cette question est essentielle. Il en va d'une solidarité existentielle qui dépasse toutes les discours possibles. La vie religieuse peut accompagner notre monde non en lui donnant des leçons mais en vivant pleinement une situation existentielle partagée par beaucoup. Elle peut ainsi témoigner qu'une famille recomposée peut avoir du sens et qu'une humanité authentique et spirituelle peut s'y développer. L'enjeu est d'importance pour la société comme pour l'Église. Ce témoignage, s'il est accepté, suppose un non-jugement sur les situations vécues, choisies ou non, par nos contemporains, une posture bienveillante et compatissante d'ouverture au monde et aux réalités, toujours complexes, qui s'y vivent.

En regardant en face ses propres faiblesses, la vie religieuse entreprend pour survivre une révolution lente. En acceptant de s'allier avec d'autres, en prenant en compte les questions d'interculturalité et de pluralité de générations en son sein, en faisant de la place à l'individu dans sa singularité, les congrégations se posent des questions de vie et de sens et tentent d'y répondre. La façon dont la vie religieuse est en train de faire face très discrètement à un changement de monde est une occasion de questionnement pour la société et plus largement pour l'ensemble de l'Église.